

La poésie par surcroît

Anne Hébert, *Le jour n'a d'égal que la nuit*, poèmes, Montréal, Boréal/Seuil, 1992, 76 pages.

Anne Hébert, *Oeuvre poétique. 1950-1990*, Montréal, Boréal, « Boréal compact, 40 », 1993, 166 pages.

Anne-Marie Fortier

Volume 35, Number 2 (206), April 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31502ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fortier, A.-M. (1993). Review of [La poésie par surcroît / Anne Hébert, *Le jour n'a d'égal que la nuit*, poèmes, Montréal, Boréal/Seuil, 1992, 76 pages. / Anne Hébert, *Oeuvre poétique. 1950-1990*, Montréal, Boréal, « Boréal compact, 40 », 1993, 166 pages.] *Liberté*, 35(2), 118–125.

POÉSIE

ANNE-MARIE FORTIER

LA POÉSIE PAR SURCROÎT

Anne Hébert, Le jour n'a d'égal que la nuit, poèmes, Montréal, Boréal/Seuil, 1992, 76 pages.

Anne Hébert, Œuvre poétique. 1950-1990, Montréal, Boréal, « Boréal compact, 40 », 1993, 166 pages.

En faisant paraître ces deux recueils presque au même moment, c'est comme si Anne Hébert insistait pour que son œuvre poétique soit lue dans le mouvement qui la porte, et qu'un recueil ne paraisse jamais qu'il ne ramène aussi avec lui toute l'œuvre. Comme si un recueil nouveau ne pouvait trouver sa véritable place que dans l'accumulation et la progression, comme s'il évoquait et remettait toute l'œuvre en résonance. Un seul recueil ne vibre plus, qui ne reparaitra pas, c'est le premier : *Les Songes en équilibre*¹. Rejetant d'emblée le précédent dans la marge, *Le Tombeau des rois* paraîtra seul². Le recueil s'impose alors comme un point de départ qui n'aura de cesse de figurer dans toutes les publications postérieures (il sera repris avec *Mystère de la parole* sous le titre *Poèmes*³). Et voilà maintenant que paraît *Le jour*

1. Les Éditions de l'Arbre, 1942.

2. Institut littéraire de Québec, 1953.

3. Le Seuil, 1960.

n'a d'égal que la nuit, apparemment autonome⁴, n'était la parution au Boréal, à quelques mois de là, d'une « somme » : *Œuvre poétique. 1950-1990* qui reprend *Le Tombeau des rois*, *Mystère de la parole* et *Le jour n'a d'égal que la nuit*. Est-ce un simple bonheur éditorial que le plus récent recueil y trouve déjà sa place, succédant aux autres dont il constitue si naturellement la suite ? C'est peut-être là le signe que l'œuvre poétique d'Anne Hébert n'est pas formée de moments isolés mais constitue bel et bien un ensemble unifié, lié, une marche, dont on voudrait tenter de reconstituer ici le parcours.

Tout en progressant, l'œuvre charge et allège tout ensemble les images et les réseaux, les mondes qui sont offerts. Il y a densification et épaississement des termes, mais aussi allègement de la démarche, souffle, hissement et exhaussement de la parole qui porte ce monde à un surcroît d'existence. Ce passage, dont la parole est à la fois le lieu et le moyen, donne à penser que l'œuvre et la démarche sont proprement esthétiques, c'est-à-dire que leur accomplissement n'est possible que moyennant l'art, le langage, la formulation.

Que cette édition cumulative paraisse dans une collection destinée aux étudiants et au grand public n'est pas sans faire regretter l'absence d'un appareil critique aussi léger qu'utile qui saurait, comme dans *Originaux et détraqués* de Louis Fréchette⁵, orienter le lecteur sans l'encombrer. Pour ce faire, peut-être faut-il se tourner vers les textes liminaires, qu'il s'agisse de la préface de

4. Par ailleurs, le recueil est lui-même constitué de deux « suites » de poèmes : « Poèmes anciens 1961-1980 » et « Poèmes nouveaux 1987-1989 ».

5. Louis Fréchette, *Originaux et détraqués*, récits, Montréal, Boréal, « Boréal compact classique, 39 », 1992, 277 pages. Cette édition comprend une postface, une bibliographie et une chronologie préparées par Réjean Beaudoin.

Pierre Emmanuel au *Tombeau des rois* ou des textes d'Anne Hébert qui ouvrent *Mystère de la parole* (« Poésie, solitude rompue ») et *Le jour n'a d'égal que la nuit* (« Écrire un poème ») ? Pierre Emmanuel met le lecteur en garde contre sa propre superficialité : il remarque partout, chez Anne Hébert,

la discontinuité apparente d'un symbolisme épars. Mais prenez-y garde : cette discontinuité est la vôtre, non celle du poète (...). Les espaces qui sont entre [les mots], les vides qui paraissent s'étendre entre les images qu'ils forment, ne le sont que pour le lecteur superficiel : ce sont en vérité des étendues de relation, innervées de rapports invisibles, que le lecteur peut susciter et même créer à sa guise, par sympathie⁶.

Anne Hébert invite, elle, à la simplicité : « Le lecteur de poésie doit également demeurer attentif et démuné en face du poème, comme un tout petit enfant qui apprend sa langue maternelle » (p. 60).

La lecture des ensembles, à elle seule, suffit cependant à révéler la démarche d'Anne Hébert, tellement sont sensibles, chez elle, les étapes de son expérience. D'une certaine façon, les recueils permettent même de lire de l'intérieur ce passage d'une poésie qui était davantage énonciation, disant l'impossibilité de la parole, l'enfermement dans le silence, la vie « subie », à une poésie de la parole, dans laquelle le langage permet d'empoigner et de fonder à nouveau une terre habitable.

Ce qui frappe alors c'est précisément l'émergence hors du silence, l'épreuve et l'impossibilité de la parole, le sentiment d'« effarouchement » qui se dégage du premier recueil et fait place, peu à peu, à mesure que le

6. *Op. cit.*, p. 11.

poète assure sa voix, à une impression de vigueur et de fermeté. Plutôt que de subir l'impossibilité de la parole, celui-ci la dépassera et la portera au-delà : « Le poète lutte avec la terre muette et il apprend la résistance de son propre cœur tranquille de muet, n'ayant de cesse qu'il n'ait trouvé une voix juste et belle pour chanter les noces de l'homme avec la terre » (p. 59). La parole poétique s'obtient au prix de la vie même, elle s'y nourrit, elle rassemble l'épars dans une « incarnation singulière » : « Elle transplante la réalité dans une autre terre vivante qui est le cœur du poète, et cela devient une autre réalité aussi vraie que la première. » Inspiration puis expiration du réel, mais transformé et nouveau : ce réel-là est un réel de surcroît qui, en retour, permet d'habiter la terre, d'y aménager notre séjour dont nous pouvons désormais prendre la juste mesure. Le poète habite « la plénitude de l'instant, dans la joie d'être et de faire. Cet instant présent, lourd de l'expérience accumulée au cours de toute une vie antérieure, est cerné, saisi, projeté hors du temps » (p. 60).

À la fois « soif et faim, pain et vin », la poésie est une recherche, c'est-à-dire qu'elle progresse par questions et réponses, sans que jamais le cercle ne se ferme. Anne Hébert professe sa foi en ces termes : « Je crois à la solitude rompue comme du pain par la poésie » (p. 63). La solitude partagée comme le pain, c'est l'aventure humaine interrogée sans cesse, pour en faire apparaître le sens et la justification. Ève, la Terre-mère, l'Eau première et l'origine du monde sont convoquées : « Explique-nous la naissance et la mort et tout le voyage hardi entre deux barbares ténèbres, pôles du monde, axes du jour » (p. 88). Entre ces « deux très grandes pierres » qui fracassent l'existence en l'encadrant de nuit, le jour a valeur de vie.

La publication quasi simultanée de ces deux recueils éclaire donc le plus récent par ceux qui l'ont précédé.

Du *Tombeau des rois* au *Jour n'a d'égal que la nuit*, le jour, d'abord occulté par la nuit, se ménage un passage, émerge, suit son cours jusqu'au crépuscule, point d'équilibre, passage et nécessité : la nuit n'est-elle pas ce qui permet au jour de naître comme de mourir, n'est-elle pas ce qui en fait le prix ?

Le Tombeau des rois s'ouvre et le poète s'éveille comme on naît, devant « La surface plane / Pure à perte de vue / D'une eau inconnue » (p. 13). Une sorte d'allégresse l'emplit :

*Et je sens dans mes doigts
À la racine de mon poignet
Dans tout le bras
Jusqu'à l'attache de l'épaule
Sourdre un geste
Qui se crée
Et dont j'ignore encore
L'enchantement profond* (p. 13).

La suite des poèmes prépare ce geste, elle en est la « gestation ». Éveillé, le poète a les « yeux ouverts et lucides » (p. 13) et constate son encerclement : « Un mur à peine / Un signe de mur / Posé en couronne / Autour de moi » (p. 33). Immobile comme un arbre ou une croix, il est confiné au-dedans, entouré par la mort et par la beauté du monde, il vit résigné : « Habite donc ce caillo-lou ». La petite morte, couchée « en travers de la porte », empêche de sortir et effarouche ; menant une vie « minuscule et tranquille », ceux qui vivent dans la maison ne peuvent ignorer, cependant, la présence de cette sœur qu'ils ont au dehors, qui « Se baigne bleue sous la lune / Tandis que croît son odeur capiteuse » (p. 42). La mort et la beauté du monde qui l'entourent mais qu'un lien à la cheville l'empêche d'atteindre, ce sont les siennes, comme dans un miroir. Quand elle descend au tombeau

des rois, elle remonte vers le point d'attache du fil à sa cheville, décidée à le couper : « J'ai mon cœur au poing / Comme un faucon aveugle » (p. 52). Le recueil se clôt sur le jour qui se lève et sur le geste accompli : « Les membres dénoués / Et les morts hors de moi, assassinés / Quel reflet d'aube s'égare ici ? » (p. 54) Le jour se fraye un passage dans la nuit, l'aube étonne.

Mystère de la parole confie à la parole le rehaussement et l'unification du monde :

La parole se fonde, soulève notre cœur, saisit le monde en un seul geste d'orage, nous colle à son aurore comme l'écorce à son fruit (...) en plein centre du verbe, nous avançons à la pointe du monde (...). Que celui qui a reçu fonction de la parole (...) n'ait de cesse que soient justifiés les vivants et les morts en un seul chant parmi l'aube et les herbes (p. 66).

La parole est profération et tempête. Lutte pour agrandir l'espace vital, elle a charge de fonder le pays natal : « La terre se fonde à nouveau, voici l'image habitable comme une ville et l'honneur du poète lui faisant face » (p. 92).

La poésie, aussi nécessaire, « essentielle et nue » que le pain, comme lui se rompt dans le partage ; la poésie comme la faim désire le poème, qui est le pain. Le poème naît de ces noces prédites de l'homme avec la terre. Le poème, le pain, sont presque vivants et donnent en retour vie au poète : « Ah nous sommes vivants, et le jour recommence à l'horizon ! Dieu peut naître à son tour (...) / Nous lui offrons du pain pour sa faim » (p. 69).

L'aventure humaine demeure un mystère que le poète cherche à justifier. S'adressant à Ève, il demande : « Dis-nous le maléfice et l'envoûtement de l'arbre / Renouvelle notre visage comme un destin pacifié » (p. 88). Premier pas vers l'abattement de la cloison qui l'entoure,

la poésie devra d'abord englober, enclore dans le jour la mort et la beauté du monde, faire que « s'enluminent les morts et les augures ». Le cercle s'élargit alors qui enserrait le cœur : « S'épluchent nos cœurs comme des noix / Pour une plus pure amande verte » (p. 72).

Prendre la parole pour porter sa propre vie à un rehaussement, c'est bien ce dont rend compte l'image de l'encerclement, si on suit son cours. D'abord, le cercle était une cloison qui, du dehors, imposait aux gestes leur exacte mesure ; puis le cercle s'élargit à l'horizon. Avec *Le jour n'a d'égal que la nuit*, l'instant présent, jusqu'alors étouffé entre les « deux grandes pierres », se déploie et rayonne, « bel anneau calme [qui] gravite autour du cœur justicier » (p. 102). La respiration est plus libre, plus large, mais le véritable accomplissement poétique trouve sa réalisation quand cette bague devient couronne : « La joie à bout de bras / Le poème au sommet de la tête hissé / Couronne de félicité ». Le cœur libéré de son écorce fait advenir l'espace où la vie pourra se déployer comme la parole : « Pour un seul mot qui s'écale comme une noix, surgit l'éclat du Verbe en sa naissance » (p. 112).

L'appel et le désir du poème coïncideront dès lors avec l'appel du jour et de Dieu comme transcendance absolue, verticale. Comme l'aube émergeant de la nuit, comme le verbe naissant, Dieu sourd du poème lui-même, il en est la conséquence ; d'inspiration poétique, de source de toute chose, Dieu, chez Anne Hébert, devient l'expiration du poème, sa conséquence. C'est par le pouvoir poétique que le Dieu de l'encerclement accède au Dieu couronne de félicité :

*Sommé d'exister
Dieu qu'on nomme
(...)
Sur la ligne d'horizon*

Paraissez
(...)
Soyez
À ma demande
(...)
Vivez
De la pointe de l'aube
À la racine du soleil
Total et entier
Franchissant la barre du jour
Émergeant des ténèbres
Et du néant opaque
À ma faim à ma soif
Rendez-vous
(...)
Ni source
Ni embouchure
Absolu.